

## Article

---

« Un Américain à Paris en 1891 : les débuts littéraires de Enrique Gómez Carrillo »

Christiane Jouanny

*Études littéraires*, vol. 2, n° 1, 1969, p. 57-70.

Pour citer cet article, utiliser l'information suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/500058ar>

DOI: 10.7202/500058ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [info@erudit.org](mailto:info@erudit.org)

## UN AMÉRICAIN À PARIS EN 1891: LES DÉBUTS LITTÉRAIRES D'ENRIQUE GÓMEZ CARRILLO

christiane jouanny

Lorsque dans les premiers jours de 1891<sup>1</sup> Enrique Gómez Carrillo arrive à Paris, cet adolescent a déjà, en quelque sorte, déterminé les grands traits de sa vie et de sa carrière à venir. Né à Guatemala le 27 février 1873, il a vite réagi contre le conformisme monotone de la bonne société de son pays et choisi de mener une vie en marge, désinvolte et provocante, dans laquelle l'alcool et les femmes ont la meilleure part ; aussi, quelles que soient ses ambitions littéraires, ne sera-t-il jamais qu'un journaliste à la plume alerte, à l'intelligence vive, au style précis et harmonieux, mais à l'information souvent hâtive et partielle. C'est en effet comme journaliste qu'il débute à quinze ans, dans *El Día*, et plus sérieusement, en 1890, au *Correo de la Tarde*, grâce à la protection de Rubén Darío. Son goût pour la culture française s'affirma précocement, avec un éclectisme parfois discutable, Sans doute doit-il à son hérédité (sa mère Josefina Tibbe était la fille d'un ingénieur belge) ce goût et sa bonne connaissance de la langue française ; à douze ans, il dévore Paul de Kock ; à seize ans, il séduit la femme du Ministre de France au Guatemala et vit en compagnie des personnages de Bourget, de Daudet ou de Maupassant. L'arrivée de Darío, cet autre lointain admirateur des Lettres françaises, ne fait que donner plus de vigueur au rêve :

... entonces yo señalé el camino de Paris. ¿El camino de Paris! ¿Sabría Gómez Carrillo que era el de su tierra prometida? [...] Era, pues, quizás, el camino de Madrid el que hubiese tomado, sin mi dichosa intervención, el futuro autor de tantos libros de prosa danzante, preciosa y armoniosa, que había de ser tenido después

<sup>1</sup> Le 28 janvier, selon E. Torres, il quitte sa patrie (*Páginas escogidas de G. C.*, selección y prólogo por E. Torres, Guatemala, Ed. del Ministerio de Educ. publ., 3 vol., s.d., t. I, p. VI).

como un parisiense adoptado y alabado por escritores de renombre en esta capital de las capitales. Llegó a París a luchar, y luchó <sup>2</sup>.

La lutte fut, à vrai dire, bien facilitée au début grâce à une pension mensuelle, superbe à l'époque, de sept cent cinquante francs que Darío avait obtenue pour son ami, du Président Barillas. Mais il est peu probable qu'elle ait été versée longtemps.

On ne s'étonnera pas qu'après un séjour de quelques mois à Paris, Gómez Carrillo ait publié, à Madrid, à compte d'auteur, un petit livre, *Esquisses*<sup>3</sup> presque entièrement consacré à des écrivains français; seuls en effet Alexandre Sawa, pittoresque figure de gréco-espagnol, Rubén Darío, le glorieux aîné et Oscar Wilde, le plus parisien des Anglais, furent admis aux côtés de Silvestre, Maurras, Verlaine, Juliette Adam, Le Cardonnell, Morice et Leconte de Lisle. L'impétueux adolescent ne compte d'ailleurs pas s'en tenir là et il annonce « para publicarse próximamente <sup>4</sup> » toute une série d'ouvrages consacrés à la France et à ses écrivains: « Los Poetas jóvenes de Francia »<sup>5</sup>, « Sensaciones de París », « Esquisses (2<sup>e</sup> série) », « Antología de Críticos franceses del siglo XIX<sup>o</sup> », dont on retrouvera partiellement la substance dans *Sensaciones de arte* (1893), *Del amor, del dolor y del vicio* (1894), *Cuentos escogidos de autores franceses* (1894), *El Alma encantadora de París* (1902), pour ne rien dire des nombreux écrits autobiographiques (*El despertar del alma*, *En plena bohemia*, *Treinta años de mi vida*, etc.) où une place privilégiée est réservée à la France.

Il fallait sans doute beaucoup de crânerie et un peu de naïveté pour oser, jeune guatémaltèque de dix-huit ans, fraîchement

<sup>2</sup> R. Darío, « Enrique Gómez Carrillo », *Cabezas*, dans *Obras completas*, Madrid, Aguado, 1950, t. II, pp. 994-995: « Je lui ai alors indiqué le chemin de Paris. Le chemin de Paris! Gómez Carrillo pouvait-il savoir que c'était celui de sa terre promise? Car, sans mon heureuse intervention, c'était peut-être le chemin de Madrid qu'aurait pris le futur auteur de tant de livres d'une prose rythmée, fine et harmonieuse, qui devait plus tard être considéré comme un enfant adopté de Paris et loué par des écrivains de renom dans cette capitale des capitales. Il était venu à Paris pour lutter, et lutter ».

Toutes les citations sont traduites de l'espagnol par Carmel Labbé.

<sup>3</sup> *Esquisses — siluetas de escritores y artistas — Oscar Wilde, Armand Silvestre, Charles Maurras, Paul Verlaine, etc.*, Madrid, Libreria de la Viuda de Hernando y Cia, 1892, 72 p.

<sup>4</sup> « À paraître sous peu. »

<sup>5</sup> Sous ce titre parurent trois articles de G. C. dans les trois numéros de l'éphémère *Revista de América* (1894) qu'il dirigea, avec Ricardo J. Freyre, à Buenos Aires, à son retour de France. Nous n'avons pu prendre connaissance de ces articles.

débarqué, entrer en lice aux côtés, voire en face de critiques éminents et mieux informés. Les *Esquisses* sont à l'image du personnage, intelligent touche-à-tout, et les erreurs ou les lacunes sont évidentes; l'œuvre mérite néanmoins d'être examinée, moins en raison de son contenu intrinsèque, esthétique ou documentaire, que comme signe: on y trouve l'image d'un comportement, l'écho d'une attente (partiellement déçue) qui sont propres à la plupart des écrivains étrangers vivant alors à Paris et qui donnent sa tonalité particulière au mythe de Paris, tel que l'a conçu le cosmopolitisme « fin de siècle ». À distance, on imagine la vie littéraire en France d'une façon qui diffère sensiblement de la réalité: lorsque les latino-américains entreprennent leur pèlerinage à Paris, c'est, pour la plupart d'entre eux, avec l'intention d'y rencontrer et d'y admirer les écrivains dont les noms glorieux sont parvenus jusqu'à eux, grâce aux abonnements de la Compagnie transatlantique, par le canal de la *Revue des Deux-Mondes* ou de quelque autre *Nouvelle Revue*; ils rêvent en même temps d'un Paris excentrique et débridé, irrespectueux et vaguement anarchiste, dont ils ont trouvé l'image dans les fleurs bleues de Murger et les gauloiseries d'Armand Silvestre. Dans les deux cas, les désillusions sont inévitables: Rubén Darío, Amado Nervo et bien d'autres en témoigneront. Gómez Carrillo est assez jeune, lors de son premier séjour pour être moins sensible à la désillusion que lui vaudra une Juliette Adam:

Yo he tenido, hace pocos días, el gusto de conocer la autora ilustre de *Païenne*; y la imagen de su rostro desfigurado ya por el tiempo ha desaparecido por completo de mi retina, para dejar plaza a la impresión que su retrato, pintado hace quince años por León Bonat produjo en mi imaginación de adolescente. Si; la autora de *Laide* y *Mon Village* sigue siendo, para mí, a pesar de la realidad presente, una mujer hermosa de treinta años (p. 61) <sup>6</sup>.

qu'à la joie de découvrir un Quartier latin selon son cœur:

Una fiebre deliciosa obligábame a andar, a andar sin rumbo, a andar como un alma perdida, oyendo siempre la palabra mágica: ¡ París !

<sup>6</sup> « Il y a quelques jours, j'ai eu le plaisir de faire la connaissance de l'illustre auteur de *Païenne*, et l'image de son visage déjà marqué par le temps s'effaçait complètement de ma rétine pour laisser place à l'impression qu'avait produite sur mon imagination d'adolescent son portrait peint il y a quinze ans par Léon Bonat. Oui, et malgré la réalité présente, l'auteur de *Laide* et de *Mon village* est toujours pour moi une belle femme de trente ans ».

[. . .] A mi lado pasaban las parisienses. Yo las conocía, como conocía los edificios. Las había visto en los poemas, en las novelas, en las estampas. [. . .] Entre un callejón sórdido y una alameda de palacios, apenas notaba la diferencia. Y es que mis ojos no miraban hacia afuera, sino hacia dentro. Lo que iba contemplando era mi París, mi ciudad santa, mi Meca <sup>7</sup>.

En 1891 les circonstances sont favorables à l'allègre initiation du jeune américain : le monde littéraire est en effervescence depuis la publication du *Pèlerin passionné* de Moréas : banquets, querelles, enquêtes, professions de foi se succèdent. Le Symbolisme de Moréas est contesté par certains et bientôt par Moréas lui-même qui, rompant avec ses amis et son idéal de la veille, fonde l'École romane en septembre <sup>8</sup>. Un lieu de rencontre s'ouvre à tous : les soirées de *la Plume*, au Café du Soleil-d'Or. Gómez Carrillo les découvre vite et les préfère au salon de Juliette Adam ; très vite son nom apparaît dans les comptes rendus de séances, les listes de convives ou de souscription <sup>9</sup> et sa signature figure en fac-similé dans le numéro de la revue consacré à ses soirées (15 juin 1892). On peut admettre qu'il y rencontra Retté, « mi simpático amigo <sup>10</sup> », Verlaine, Merrill, et surtout Moréas, « mi mejor amigo de Francia <sup>11</sup> », Maurras, auquel il va consacrer un article et toute l'équipe de l'École romane :

**Llegado en pleno hervor simbolista, Gómez Carrillo había ya conocido a todos los dioses, semidioses y corifeos del movimiento. Era amigo de Verlaine, de Moreas, de Reynaud [sic], de Duplessis**

<sup>7</sup> *Cómo se pasa la vida*, Paris, Garnier hors. 1907, pp. 252-253 : « Une fièvre délicate me poussait à marcher, à marcher au hasard, comme une âme perdue, avec ce mot magique qui me revenait sans cesse : Paris! [. . .] À côté de moi passaient les parisiennes. Je les connaissais, comme je connaissais les maisons. Je les avais vues dans les poèmes, dans les romans, sur les images. [. . .] Je remarquais à peine la différence entre une ruelle sordide et une allée de palais. Et c'est que mes yeux ne regardaient pas autour de moi, mais en moi. Ce que je contemplais, c'était mon Paris, ma ville sainte, ma Mecque ».

<sup>8</sup> Voir, sur cette période, Byvanck (*Un Hollandais à Paris en 1891*, Paris, Perrin, 1892), Cornell (*The Symbolist movement*, New Haven, Yale University Press, 1951), etc.

<sup>9</sup> C'est ainsi qu'il verse cinq francs à la souscription pour le monument de Baudelaire (*la Plume* ; 15 décembre 1892).

<sup>10</sup> « Mon cher ami ».

<sup>11</sup> « Mon meilleur ami de France ».

[sic], de todos los concurrentes a las comidas y reuniones de *La Plume* 12.

Il suffit de suivre la chronologie des articles contenus dans *Esquisses* pour constater qu'il ne tarda pas à passer des gloires de la veille à celles du jour : de février à octobre 1891, il écrit les articles sur J. Adam (février), Leconte de Lisle (août), Le Cardonnel (août), A. Silvestre (octobre) tandis qu'à partir d'octobre apparaissent les noms de Maurras (octobre), Wilde (décembre), Verlaine (décembre), Morice (janvier 1892) ; aux écrivains âgés ou, comme Le Cardonnel, éloignés de la bataille, succèdent les figures d'actualité. Bien entendu les relations de cabaret ne sont pas ses seules fréquentations : il rend visite à Stuart Merrill, suit l'enterrement de l'actrice Agar, hante le boulevard des Capucines autant que les cafés du Quartier latin. Il n'en demeure pas moins que l'atmosphère juvénile ou excentrique du boulevard Saint-Michel correspond mieux que toute autre à son attente et que de tous ses interlocuteurs, Verlaine, dont la vie est un spectacle permanent, est celui qui le satisfait le mieux. Nous y reviendrons.

Mais Gómez Carrillo, par la suite fort enclin aux confidences autobiographiques, ne veut pas faire de ce premier livre un témoignage personnel ; s'il y met un peu de sa vie de parisien néophyte, c'est involontairement ou bien parce qu'ainsi il donne un cachet d'authenticité aux évocations d'un Paris pittoresque qu'attendent les lecteurs espagnols. En fait, avec la fougue propre à ses compatriotes, le jeune homme se fait un devoir de témoigner des querelles qui ne le concernent que de loin et dont peut-être le sens lui échappe ; de plus il est résolu à jouer un rôle de vulgarisateur et à établir un lien entre la France et les pays de langue espagnole. La préface est significative de cette double ambition. À l'esprit étriqué des madrilènes qui le liront et qui, à quelques exceptions près, méconnaîtront le sens de son cosmopolitisme et souriront de ce titre en français, il oppose une Amérique ouverte à l'influence française :

**Más bien será en América donde esta colección de ensayos encuentre simpatías (p. 7) 13.**

12 « Arrivé en pleine fièvre symboliste, Gómez Carrillo avait déjà connu tous les dieux, demi-dieux et coryphées du mouvement. Il était l'ami de Verlaine, de Moréas, de Reynaud [sic], de Duplessis [sic], de tous ceux qui participaient aux dîners et aux réunions de *la Plume* ».

13 « C'est plutôt en Amérique que ce recueil d'essais sera bien accueilli ».

et il salue l'effort d'une « falanje de literatos jóvenes<sup>14</sup> » qui travailleront à « asimilar nuestra literatura a la literatura nueva de Francia<sup>15</sup> ». Pour ces jeunes lecteurs, avides d'information, il esquisse un tableau rapide de la situation des lettres de France :

Ya no es un tema de discusión los paralelos entre la escuela de Zola y la escuela de Victor Hugo. El Romanticismo fué una gran manifestación del genio humano [...]; el Naturalismo, considerado como reacción o como descendencia de la literatura romántica fué una escuela inepta que contó entre sus filas algunos talentos vigorosos. Las escuelas que hoy se discuten [...] son: el Simbolismo de Maurice [*sic*], el Romanismo de Moréas y el Psicológismo de Bourget. Por todas estas tendencias tengo yo grandes simpatías, inclinándome mas hacia la que tiene por jefe a mi mejor amigo de Francia: el autor de esa obra maestra que se llama *Le Pèlerin passionné*. Para los jóvenes literatos que piensen como los unos, está escrito el estudio sobre Maurras, para los que piensen como los otros, está escrito el estudio sobre Verlaine — y para todos el libro completo (pp. 8-10)<sup>16</sup>.

Le choix des auteurs n'est donc pas uniquement l'effet du hasard ou de rencontres fortuites ; il répond au désir d'information et de vulgarisation qui anime Gómez Carrillo. Ainsi s'explique la présence des portraits de J. Adam, de Leconte de Lisle, dont la gloire est alors plus grande dans les salons de Paris ou d'outre-Atlantique que dans les cabarets du Quartier latin ; ainsi, également le long article consacré à Armand Silvestre, à propos de la publication de ses *Portraits et souvenirs* ; la réputation de cet honnête artisan du vers qui passe aisément des contes licencieux à un aimable lyrisme, est en Amérique latine plus grande qu'on ne saurait croire : dès 1886, Darío rêvant de vivre à Paris ne soupirait-il

<sup>14</sup> « Falange de jeunes littérateurs ».

<sup>15</sup> « Assimiler notre littérature à la nouvelle littérature française ».

<sup>16</sup> « Aujourd'hui, les parallèles entre l'école de Zola et celle de Victor Hugo ne prêtent plus à discussion. Le romantisme fut une grande manifestation du génie humain ; la naturalisme, considéré comme une réaction ou comme une continuation de la littérature romantique, fut une école inepte qui compta parmi ses rangs quelques esprits vigoureux. Les écoles qu'on discute maintenant sont le symbolisme de Maurice (*sic*), l'école romane de Moréas et le « psychologisme » de Bourget. J'ai beaucoup de sympathie pour toutes ces tendances et une prédilection pour celle dont le chef est mon meilleur ami de France : l'auteur de ce chef-d'œuvre qui a pour titre *Le Pèlerin passionné*. Pour les jeunes littérateurs qui pensent comme ceux-ci, j'ai écrit l'étude sur Maurras, pour ceux qui pensent comme ceux-là, l'étude sur Verlaine, et pour tous, le livre entier ».

pas : « seríamos amigos de Armand Silvestre <sup>17</sup> » ? Il ne pouvait manquer à la galerie de Gómez Carrillo ; celui-ci goûte d'ailleurs la dualité de Silvestre comme il goûtera celle de Verlaine ; la double postulation baudelairienne n'est-elle pas l'une des plus évidentes constantes de l'âme latino-américaine : abîme et cime <sup>18</sup> ?

Il entre pourtant plus de ferveur dans le portrait de Verlaine, qui constitue l'un des chapitres les plus caractéristiques du livre. Voilà, au moins, un écrivain qui ne déçoit pas ses visiteurs étrangers. « Tam-tam et réclame » écrivait-il à Vanier en 1885. En 1891, il en rajoute ! Et Gómez Carrillo est émerveillé de rencontrer enfin un écrivain, passablement connu en Amérique, dont l'importance soit encore réelle en France et le comportement plus pittoresque qu'on n'oserait l'espérer :

**entre todas mis impresiones de juventud, ninguna quedará grabada en mi retina con tintas tan fuertes como la visión, aún palpitante de aquella noche de estío en que encontré por primera vez al más genial de los poetas contemporaneos (p. 60) <sup>19</sup>.**

Les deux hommes se sont donc rencontrés au cours de l'été 1891 <sup>20</sup> ; un peu plus tard Gómez Carrillo a appris le séjour de Verlaine à l'Hôpital Broussais, avec une inquiétude vite apaisée par la jovialité du poète. Le fragment de lettre qu'il

<sup>17</sup> A. de Gilbert, *Obras completas*, « Nous serions amis d'Armand Silvestre », *op. cit.*, p. 163.

<sup>18</sup> Nous empruntons l'expression au titre de l'ouvrage de J. Torres Bodet, *Rubén Darío, abismo y cima* (Mexico, Fondo Cult. Econ., 1966).

<sup>19</sup> « De toutes mes impressions de jeunesse, aucune ne restera gravée dans ma mémoire avec plus d'intensité que celle, encore vive, de cette nuit d'été où je rencontrai pour la première fois le plus génial des poètes contemporains ».

<sup>20</sup> Le récit de Gómez Carrillo pose un petit problème de chronologie verlainienne : « la última vez que tuve el gusto de encontrarle artes de mi visita al hospital, fué unos días después de la aparición de su última colección de poesías, *Canciones para ella*. El éxito del libro le tenía contento ». (La dernière fois que j'eus le plaisir de le rencontrer avant ma visite à l'hôpital, ce fut quelques jours après la parution de son dernier recueil de poèmes, *Chansons pour elle*. Il était content du succès de son livre.) Or Verlaine séjourna à Broussais du 31 octobre 1891 au 20 janvier 1892 (Cf. J. Richer, *Paul Verlaine*, Paris, Seghers, 1957, p. 78) et l'on admet que les *Chansons pour elle* parurent en décembre 1891. Il est peu probable que Gómez Carrillo (qui date son récit de décembre 1891) ait confondu avec un autre livre. Nous ne voyons pas de solution.

cite conserve, sous son vêtement d'emprunt, une tonalité verlainienne :

**Ya estoy instalado en mi palacio de invierno. Venid a verme para que hablemos de Calderón y de Góngora — ese simbolista! Mi día de recepción es el domingo (p. 4 <sup>21</sup>.**

Il est aisé d'imaginer leur conversation d'après le récit de Gómez Carrillo : un long monologue de Verlaine, fait d'interjections, de plaintes contre ses éditeurs :

**apenas le produce setecientos francos el compendio más completo de sus poesias (p. 53) <sup>22</sup>.**

contre l'ingratitude du public :

**Quando hace poco tiempo se representó en el Baudeville [*sic*] *Los unos y los otros* a beneficio de Paul Verlaine, el valor de las entradas no bastó apenas para darle de comer, durante tres meses, el poeta ilustre (p. 51) <sup>23</sup>.**

de confidences amoureuses<sup>24</sup> ou d'allusions, mystérieuses pour son auditeur, à des rivalités du moment : parler de Calderón, c'est, pour Verlaine, évoquer le projet sans lendemain d'une collaboration avec Moréas ; « maldecir contra los poemas de Ronsard <sup>25</sup> » (« Pfff! Encore un qui a traduit le français en moldo-

<sup>21</sup> « Maintenant, je suis installé dans mon palais d'hiver. Venez me voir, et nous parlerons de Calderón et de Góngora — ce symboliste! Je reçois le dimanche ».

<sup>22</sup> « L'anthologie la plus complète de ses poèmes lui rapporte à peine sept cents francs ».

<sup>23</sup> « Le montant des recettes recueillies lors de la récente représentation au Baudeville [*sic*] de *Los unos y los otros* suffit à peine à faire vivre l'illustre poète pendant trois mois ».

<sup>24</sup> Telle est la plaisante anecdote relative à Eugénie Krantz, inspiratrice des *Chansons pour elle* : le livre donna à Verlaine l'occasion de « contentarse con la muchacha bonita a quien él lo dedicara. Anoche le llevé un ejemplar me confesaba [...] — y después de dárselo, me quedé a dormir con ella ». (. . . Prendre son plaisir avec la jolie jeune fille à qui il l'avait dédié. Hier soir, me confessait-il, je lui portais un exemplaire, et après le lui avoir remis, je passai la nuit avec elle.) Anecdote qui complique encore le problème chronologique mentionné dans la note précédente.

<sup>25</sup> « Critiquer les poèmes de Ronsard ».

valaque » venait-il de dire à J. Huret) c'est rabaisser un poète dont Moréas, encore lui, se proclame le disciple et l'héritier<sup>26</sup>. Assurément Verlaine se plut à séduire l'adolescent, à se confier à lui, sans rien révéler de lui-même, peut-être même en voilant sa vie de plus de mystère qu'elle n'en comportait :

Le he oído decir a alguno de mis amigos que es al mismo tiempo familiar del gran poeta que en sus noches de insomnio y de alcoholismo suele presentarse ante su vista, la imagen del remordimiento, llevando de la mano alguna sombra querida con el pecho desgarrado por un puñal. Su biografía verdadera, sin embargo, es aún un misterio para todo el mundo (p. 58) <sup>27</sup>.

Oui, en vérité, Gómez Carrillo est satisfait, comme le seront ses lecteurs : Verlaine est bien l'homme en marge qu'il s'attendait à trouver ; la dualité de son œuvre, que le critique présente rapidement mais non sans finesse, est affirmée dans son authenticité par le comportement même de cet homme, « uno de esos espíritus desequilibrados por la neurosis, que se pasan la mañana en oración ante un altar de Cristo, y que luego, por la noche, se emborrachan y blasfeman<sup>28</sup> » (p. 55). Ce goût de Gómez Carrillo pour les excentriques, pour ceux que Darío va appeler « los raros<sup>29</sup> », est confirmé par l'importance qu'il accorde au portrait d'Oscar Wilde. Il n'est pas dans notre propos de l'examiner ici. Retenons seulement qu'il s'y montre sensible au dandysme et aux paradoxes les plus ingénieux de Wilde : « de una sola de sus frases podría hacerse un libro, mientras de un libro de Zola apenas podría hacerse una frase<sup>30</sup> » (p. 17). Le jeune homme n'est pourtant pas le naïf que l'on pourrait croire, toujours prêt à admirer le cabotin qui lui en impose. Ses jugements sur Verlaine

<sup>26</sup> En ce qui concerne les relations de Verlaine et Moréas, voir R. Jouanny, *Jean Moréas*, Paris, Lettres modernes, 1969, t. II, ch. V.

<sup>27</sup> « J'ai entendu dire par un de mes amis, qui est aussi un familier du grand poète, que durant ses nuits d'insomnie et d'alcoolisme, l'image du remords se présente souvent à sa vue tenant par la main une ombre chère à la poitrine déchirée par un poignard. Cependant, son authentique biographie est encore un mystère pour tous ».

<sup>28</sup> « Un de ces esprits déséquilibrés par la névrose qui passent la matinée à prier devant un autel du Christ, et qui ensuite, le soir, s'enivrent et blasphèment ».

<sup>29</sup> « Les excentriques ».

<sup>30</sup> « D'une seule de ses phrases, on pourrait faire un livre, alors que d'un livre de Zola, à peine pourrait-on faire une phrase ».

et sur Wilde sont judicieux et l'on doit également mettre à son actif le chapitre qu'il consacre à Maurras.

Maurras est encore un inconnu; si l'on excepte les deux ou trois colonnes d'un feuilleton que lui consacra A. France dans le *Temps* du 23 septembre 1891, Gómez Carrillo est le premier, en octobre 1891 à consacrer une étude à la personne et à l'œuvre, à vrai dire encore un peu mince<sup>31</sup> du Provençal. Il dut découvrir son existence aux soirées de *la Plume*, dans l'entourage de Moréas et Gómez Carrillo, apparemment intimidé par l'œuvre un peu aride du Maître se contenta de présenter le disciple, dont, au demeurant, la langue et la pensée lui étaient plus accessibles. Sans doute, sensible à la culture, à l'intelligence, au discernement de Maurras, regrette-t-il que l'homme soit aussi dépourvu de pittoresque :

**La biografía de Maurras [. . .] no presenta al parecer ningún interés exterior. Su vida humilde e ignorada [. . .] no se presenta [. . .] ante nosotros, los humildes *chroniqueurs* del arte, sino como modelo de honradez y de trabajo (p. 39)<sup>32</sup>.**

Mieux, il résiste mal au plaisir de romancer le peu qu'il sait de cette vie laborieuse et son article fourmille d'erreurs biographiques; par contre nulle allusion à la surdité de Maurras dont on n'ignore pas qu'elle permet de comprendre ses problèmes intellectuels et moraux. On s'en étonnera, sachant combien pour Gómez Carrillo, le physique et l'œuvre d'un écrivain sont liés: retenu par une pudeur de langue, paralysé par l'intarissable éloquence des sourds, s'est-il contenté, encore une fois, d'écouter respectueusement son modèle, au point d'ignorer presque son infirmité et de le consulter par écrit lorsqu'il voulut écrire son article? Ainsi s'expliquerait que Maurras lui ait écrit une lettre relative à son Martigues natal, dont Gómez Carrillo cite un fragment: c'est, dit-il, une petite ville qui « se parece a Venecia porque ademàs del sol ardiente que la abrasa, tiene un lago delicioso que la refresca<sup>33</sup> ». Peu importe d'ailleurs, L'important est la découverte

<sup>31</sup> Deux plaquettes consacrées à Aubanel (1889) et Moréas (1891), un grand nombre d'articles dans des revues (*Instruction publique, l'Observateur français, Revue bleue, la Plume*, etc.).

<sup>32</sup> « La biographie de Maurras ne présente en apparence aucun intérêt extérieur. Sa vie humble et ignorée [. . .] nous apparaît à nous, humbles < chroniqueurs > de l'art, comme un modèle d'honnêteté et de labeur ».

<sup>33</sup> « Ressemble à Venise car en plus du soleil ardent qui l'embrase, elle a un lac délicieux qui la rafraîchit ».

qu'il fait de Maurras et la justesse du jugement qu'il porte sur l'écrivain. Il était alors difficile de mieux caractériser la riche culture, l'originalité, le sens de la beauté qui allaient s'épanouir dans *le Chemin de paradis* :

las ideas ajenas y los nombres ilustres se mezclan eternamente a las ideas propias y a los juicios originales, formando los períodos de una prosa, cuyo tejido firme nos hace pensar en esos mosaicos árabes donde la pureza de la piedra presta relieve a los colores del esmalte. [...] Lo que sí tiene mucho de admirable en mi amigo ilustre, es su vision de lo bello, su sentimiento del arte, su amor de la poesia (pp. 35-36) <sup>34</sup>.

Dans la conclusion, sans même avoir rappelé la querelle de l'École romane qui bat alors son plein et dans laquelle Maurras joue un rôle déterminant, Gómez Carrillo se borne à louer le goût de ce dernier pour une clarté toute classique, bien différente des « exquisités » de la critique symboliste. Louer ainsi un écrivain qui, effectivement, restera toujours intelligible au moment où Moréas et Du Plessys ronsardiseront de la pire manière, n'est-ce pas, au total, prendre parti ? le parti de la mesure et de lucidité, auxquelles le chroniqueur restera fidèle tout au long de sa carrière.

Gómez Carrillo n'est pas homme d'affirmations doctrinales ; s'il lui arrive d'aller au-delà du simple rôle d'informateur et de présenter son point de vue, c'est au nom de la liberté du goût et non pour l'aliéner dans quelque engagement que ce soit. Il apprécie la critique de Maurras pour ce qu'il sent en elle de largement humain, — « humanitario », dit-il, par-delà les bilans éphémères. Lui-même n'a d'autre but, en fait de critique, que de vérifier l'existence d'un lien étroit entre l'aspect physique de l'écrivain et le sens de son œuvre. À cela se borne presque sa doctrine littéraire :

Una de mis viejas manias es la de querer descubrir en el retrato de los poetas que me son familiares, algunos rasgos que aproximen o

<sup>34</sup> « Les idées des autres et les noms illustres se mêlent sans cesse à ses idées propres et à ses jugements originaux, formant ainsi les périodes d'une prose dont l'entrelacement rappelle ces mosaïques arabes où la pureté de la pierre met en relief les couleurs de l'émail [...] Ce qui est vraiment admirable chez mon illustre ami, c'est sa vision de la beauté, son sentiment de l'art, son amour de la poésie ».

que confundan al artista y al hombre. [...] El hombre, para mí, debe siempre parecerse a su obra (p. 69) <sup>35</sup>.

Ceci dit, à l'école d'Anatole France, il ne conçoit de critique que subjective :

los críticos de « mañana » descienden más bien de Anatole France. Sus artículos de *La Vie littéraire* — que unas veces suenan en mis oídos con el rumor de una elegía a la muerte de la vieja crítica objetiva, y otras veces con los acordes sonoros de un himno triunfal a la libertad del arte — nos han señalado el camino de la independencia a los que nacidos al mundo de las letras cuando ya Saint-Veuve (*sic*) había muerto, creemos con Campoamor que la gramática es una necedad inventada por la impotencia (p. 43) <sup>36</sup>.

Conception très hédoniste de la critique qui, Gómez Carrillo se chargera de le démontrer dans les années suivantes, débouche sur une conception très hédoniste de la vie. Ainsi peuvent s'expliquer certaines lacunes de ce petit livret; ainsi également les querelles que cherche le jeune critique aux gens qui se lient à un système, comme Retté, représentant de la critique symboliste; à ceux qui n'osent pas se libérer du carcan rhétorique de la critique objective traditionnelle, — au nombre desquels il range Brunetière et Lemaître, accusé de vouloir « aplicar sus reglas odiosas al genio libre de Verlaine <sup>37</sup> »; à ceux enfin qui n'ont d'autre ambition que de plaire à l'Académie française, « palacio de los inválidos de la literatura <sup>38</sup> » ou de flatter le grand public, comme les Sarcey et les Wolf; à tous les conformistes, en un mot. Une telle violence de ton est rare dans le livre; seuls Zola et le Naturalisme, « hoy muerto y enterrado <sup>39</sup> » sont l'objet

<sup>35</sup> « Une de mes vieilles manies consiste à vouloir découvrir dans le portrait des poètes qui me sont familiers quelques traits qui rapprochent ou confondent l'artiste et l'homme [...] L'homme, pour moi, doit toujours ressembler à son œuvre ».

<sup>36</sup> « Les critiques de < demain > sont plutôt dans la lignée d'Anatole France. Ses articles de *la Vie littéraire* — qui résonnent quelquefois comme la rumeur d'une élégie à la mort de la vieille critique objective, d'autres fois comme les accords sonores d'un hymne triomphant à la liberté de l'art — nous ont indiqué le chemin de l'indépendance à nous qui, nés au monde des lettres quand Sainte-Beuve était déjà mort, croyons avec Campoamor que la grammaire est une sottise inventée par l'impuissance ».

<sup>37</sup> « Appliquer ses règles odieuses au génie libre de Verlaine ».

<sup>38</sup> « Palais des invalides de la littérature ».

<sup>39</sup> « Aujourd'hui mort et enterré ».

---

d'une semblable condamnation, pour avoir par esprit de système étouffé de vigoureux talents, en leur interdisant la libre et poétique interprétation du réel à laquelle Gómez Carrillo tient par-dessus tout :

---

**¿Qué es efectivamente la naturaleza sin adornos? Una inmensidad siempre igual, siempre monótona y casi siempre horrible. Para mí una montaña de piedra no es bella sino cuando la mano del hombre la ha convertido en columna o en obelisco. Y así todo lo demás . . . (p. 17) <sup>40</sup>.**

---

Refus des contraintes, goût avoué pour les « adorns » qui, Darío aidant, vont peupler de cygnes et de princesses tristes le monde poétique d'Amérique latine, critique à la fois passionnée, prudente et subjective, fondée sur une curiosité bavarde, multiple et superficielle : ce sont là, accentués par l'extrême jeunesse de l'auteur, des traits que l'on retrouve chez maints voyageurs étrangers, particulièrement latino-américains, en cette fin de siècle. On ne saurait considérer Gómez Carrillo comme un critique original ni comme un comparatiste profond ; tout au plus comme un témoin lucide, assez sage pour ne pas s'engager du côté de la dernière mode du jour, voire du lendemain, assez bien informé pour intéresser toutes les catégories de lecteurs — Clarín, Juan Valera, dédicataire du livre, furent du nombre à Madrid — qui étaient curieux de la vie littéraire française.

Cette sage efficacité fut reconnue dans le petit article accompagné d'un portrait qu'un M. de Croix-Mont lui consacra dans *la Plume* du 1<sup>er</sup> décembre 1893 et aux conclusions duquel nous pouvons souscrire ; louant la finesse et la droiture de son esprit, sa souplesse et son éclectisme, l'auteur opposait la pseudo-critique cosmopolite, hâtive et souvent malveillante, due à tant de voyageurs étrangers, à l'indépendance d'esprit et à la probité de Gómez Carrillo :

---

**Carrillo [. . .] a réussi de façon à prouver l'excellence de ses moyens en même temps que celle de son procédé. Il ne juge pas seulement pour condamner. Il recherche, il étudie et rend ses arrêts avec une impartialité et une clairvoyance qui lui font le plus grand honneur.**

---

<sup>40</sup> « De fait, qu'est-ce que la nature sans ornements ? Une immensité toujours égale, toujours monotone et presque toujours horrible. Pour moi, une montagne de pierre n'est belle que lorsque la main de l'homme la transformée en colonne ou en obélisque. Et il en va de même pour tout le reste ».

---

Modeste consécration qui dut paraître superbe, vue de Guatémala, où précisément le correspondant de *la Plume* était José Tible Machado, un cousin de Gómez Carrillo, et qui, accompagnée d'un éloge de l'Espagne, montre combien une jeune revue française accordait d'importance à ce guatémaltèque de vingt ans, venu à Paris pour parler de la littérature contemporaine à ses compatriotes; les échanges auraient pu être féconds entre écrivains français et écrivains de langue espagnole si l'ignorance de la langue d'un côté, le manque de persévérance de l'autre n'avaient rendue impossible la formation d'un véritable esprit cosmopolite.

*Institut français d'Athènes.*